



# Cannibales

---

*Steeve Badois*

Durant sa jeunesse, elle n'avait rêvé que d'une chose : devenir riche. Riche ! Oui, riche, pour admirer des diamants à ses doigts. Chaque jour de la semaine. Chaque heure, chaque minute qui s'écoulait, encore et encore ! Sans aucune lassitude. Riche pour rouler dans une grosse cylindrée. Faire claquer ses talons à huit cents euros. Riche pour se pavaner devant ses voisins en tailleur chic. Riche pour s'exhiber dans sa Porsche décapotable... Riche, riche, riche ! Pour écraser tout ce qu'elle pouvait écraser : les petits, les grands, les costauds, les crétins, les futés — elle passait sa vie à écraser. Tout ! Et pour arriver à se hisser au sommet de la société, elle ne négligeait aucun moyen. Elle avait un appétit féroce, à l'image de son corps : énorme !

Sa grande spécialité, c'était observer. Tournoyer. Tourner autour de sa prochaine victime. Élaborer un plan des mois à l'avance. Avec des répétitions. Des filages. Tout cela la faisait complètement planer — haut, si haut ! Elle déployait ses larges ailes et d'un coup sec leur tombait dessus, comme le rapace sur la musaraigne. Puis elle serrait fort. Ses misérables proies n'avaient plus qu'à mourir étouffées ou partir en courant. Vite, très vite ! Et si elle se rendait compte qu'elles résistaient, elle adorait les finir. Les déchiqeter jusqu'à la moelle. S'acharner. Leur arracher chaque morceau d'honnêteté. D'intégrité. Arracher chaque millimètre d'espérance. Les doigts crochus qui s'engouffraient dans chaque faille, qui saisissaient chaque moment de faiblesse. Elle essayait toutes les stratégies. Financière. Philosophique. Économique. Tout était bon ! Succulent ! C'est de cette manière qu'elle réussit à multiplier ses sociétés, qui de florissantes étaient devenues numéro un sur le marché national puis international.

Au fond du ravin, elle n'avait l'air de rien. Elle ne ressemblait à rien. Plus de robe à mille euros, plus de diamants accrochés à ses doigts. Elle était nue. Les cheveux pleins de terre, les bras recroquevillés, elle gisait comme implorant un pardon.

La foule n'en revenait pas. Cela faisait à peine deux heures qu'on avait retrouvé son corps. Le temps de contacter la gendarmerie. Le temps de descendre et elle était là, nue et rongée jusqu'à la moelle. Il lui restait juste une poignée de cheveux en désordre. Les gendarmes l'avaient retournée pour commencer à chercher des indices. Le caporal n'avait jamais rien vu de tel. Deux trous béants à la place des yeux. Les globes oculaires avaient été vidés, sucés jusqu'à l'os. Le corps était lisse. Blanc. Propre. Pas une trace de sang. Pas une trace de tissu. Pas une trace de liquide. Rien ! Comme si toute la matière avait été aspirée. Ce que les gendarmes remarquèrent en premier, c'étaient les os, marqués par de fins sillons, répétés, réguliers, probablement faits par une lame de couteau. Le crâne était déformé, bombé. Avec quelle force elle avait dû être frappée ! Autour, il n'y avait aucun indice. Une scène de crime propre à l'extrême. Du travail de professionnel. Mais comment avait-on pu faire ça ? Comment un être humain avait-il pu s'acharner de la sorte ? Comment ?

À chaque morceau de corps bougé, à chaque craquement de membre retourné, les curieux s'esclaffaient. Ils étaient au spectacle, pensez-vous ! Dans ce coin où l'hiver était rude, où les habitants vivaient isolés, c'était un événement à l'arrivée du printemps, où la nature commençait à s'éveiller. Quand ils surent qui elle était, certains s'étaient empressés de descendre avant l'arrivée des gendarmes. Voir s'il n'y avait rien à ramasser. Deux hommes avaient même ramené leur détecteur à métaux...

Les gendarmes interrogèrent les témoins.

Plusieurs personnes firent une description de la victime. Elle venait souvent dans la vallée. À bord de sa Porsche, elle arrivait en fanfare, faisant vrombir son véhicule sans vergogne. Elle vivait dans la plus belle, la plus grande et la plus haute maison du village, dans laquelle elle organisait des fêtes monstrueuses, ses invités bloquant l'unique route du hameau, rendant la vie des villageois insupportable. Elle employait du personnel qu'elle licenciat selon ses humeurs. Des gens du coin ou une poignée de farfelus arrivant avec elle. Elle avait racheté des maisons pour en faire les appartements de ses invités. Au dire des témoins, il s'agissait d'un être sans aucun scrupule. Elle avait participé à des transactions immobilières douteuses. Forcé des villageois à vendre, quitte à les menacer. Capable de soudoyer pour acquérir un terrain ou une maison. « Un vautour » d'après certains, « une hystérique prête à tout » selon d'autres.

Certes... Mais assassiner, dépouiller et nettoyer un corps humain aussi vite, quel monstre était capable de cela ?

La rapidité d'un tel acte laissait présager le pire. Le tueur paraissait assoiffé de sang. Un détraqué total. Une vengeance, peut-être ? Un règlement de comptes ? Ou l'acte d'un rôdeur ? D'un fou ? Oui, cela ne pouvait être que l'acte d'un fou ! Et il pouvait recommencer aussitôt, il fallait donc agir vite. Quadriller la zone. Déployer un maximum d'hommes. Organiser des barrages, prévenir les populations, voire Interpol, puisque la frontière était toute proche. Contacter les journaux, informer les médias. Si ce monstre pouvait se déplacer aussi vite qu'il avait tué, cela ne laissait présager rien de bon.

La nuit tombait. La dernière voiture des gendarmes avait quitté les lieux quand le caporal décida de rebrousser chemin. Quelque chose le tracassait. Il était là, les mains sur les hanches, et scrutait le paysage. C'était magnifique : les montagnes, toutes serrées comme des sardines, dominaient la vallée encaissée où le corps avait été découvert. Les sommets présentaient des sortes de crevasses, très nombreuses, cachettes idéales pour un tueur en fuite. Mourir dans un si bel endroit, c'est vraiment trop bête, pensa-t-il. Une petite rivière traversait la vallée et une haute forêt recouvrait les cimes de ces géants de pierre. Étrange contraste, paysage bucolique où un monstre se promène. De toute sa carrière, il n'avait jamais rien vu de semblable. Le caporal soupira, jeta un dernier coup d'œil à la scène du crime. Un cri transperça alors le silence de la vallée. Un cri strident, puissant, tout près de lui. Une nouvelle victime était en train de se faire assassiner, là, sous ses yeux ! La main sur son arme, il se retourna. À droite. À gauche. Une fois. Deux fois. Trois. Rien ! Il entendait seulement le cri qui s'étirait, proche, si proche de lui. On était en train de tuer à nouveau mais il ne voyait rien.

Quand soudain, il leva la tête et découvrit une ombre impressionnante. D'immenses ailes planaient au-dessus de lui. Alors, il comprit. Il comprit pourquoi le corps était aussi propre. La femme avait dû partir en randonnée. Malencontreusement, elle avait glissé et roulé jusqu'au fond du précipice. Sa tête en premier avait heurté le sol jonché de pierres. Elle avait été tuée sur le coup. La région étant très accidentée, ces crevasses dans les falaises étaient un endroit propice, non pas comme il l'avait pensé au début pour cacher un tueur, mais pour servir à la nidification des rapaces. L'odeur du cadavre avait attiré très rapidement les vautours.

Ils avaient dû être plusieurs à se jeter sur la femme, accélérant le processus de nettoyage, s'attaquant même aux vêtements, transportant ses chaussures, ses bijoux dans leurs nids. La femme était de forte corpulence. La chair, moelleuse, avait dû se décoller de manière fulgurante. Et ce que les gendarmes avaient pris pour des traces de coups de couteau était en réalité la marque laissée par les charognards en aiguisant leurs becs sur les os.

Le caporal sourit.

Jusqu'à cet instant, il ignorait que les vautours se dévoraient entre eux.